

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE FANTASQUE.

N. AUBIN, Rédacteur,  
W. H. RAVEN, Imprimeur,

PROPRIÉTAIRES.

No. 46, Rue Grant, St. Roch.  
No. 7, Rue des Prairies, St. Roch.

## CONDITIONS.

Ce Journal se publie au No. 46, Rue Grant, St. Roch, deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille du Lundi contient 8 pages et se vend quatre sous; celle du Jeudi en a 4 et se vend deux sous. L'abonnement est de un shelling par mois, ou dix shillings par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de mois que l'on veut. Les frais de poste se monteront à cinq shillings par année. On n'enverra pas le journal à la campagne pour moins de six mois.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



## DEPOTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez Mr. E. GINGRAS, marché de la Haute Ville, et chez Mr. ANT. MATHY Basse-Ville.

## AGENTS.

Montréal. — Chez Mr. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse, où l'on reçoit des souscriptions.

Trois-Rivières. — Chez M. OLIVIER BUREAU, Etud. en Droit.

Les personnes qui désireraient se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes sont priées de nous le faire savoir.

*Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

Vol. 3.

Québec, 14 Mars, 1842.

No. 96.

## MÉLANGES.

### Chronique des Tribunaux.

LES PETITS CADEAUX ENTRETIENNENT L'AMITIÉ, MAIS NE FONT PAS NAÎTRE L'AMOUR. — Un grand garçon dont la physionomie essentiellement naïve est surmontée d'une chevelure parfaitement jaune, a cité Mlle Anaïs, jeune ouvrière à la mine friponne, en restitution d'une bague et d'une paire de jarretières.

Le juge à Cyprien, le jeune homme aux cheveux jaunes. — Expliquez votre affaire.

Cyprien, avec un sourire profondément niais. — Que j'explique mon affaire, hé, hé, je veux bien l'expliquer, mon affaire, hé, hé... ce n'est pas moi qui en rougirai de mon affaire, hé, hé... ça sera plutôt des autres (regardant Mlle Anaïs avec intention), j'en connais qui pourraient en rougir, hé, hé... mais qui n'en rougiront pas, parce qu'ils ont du front, beaucoup de front.

Le juge. — Voyons, parlons de l'objet de la citation.

Cyprien. — Voilà, Mademoiselle, qui est couturière de son état (on peut dire qu'elle est couturière, car elle ne manque pas de fils, hé, hé...) Mademoiselle habitait ma mère; elle lui faisait ses robes, ses chemises, ses jupons, ses do-utilités,

quoï ! moi, qui la voyais comme ça toujours avec *maman*, un beau jour, je me sens tapé pour elle, mais ce qui s'appelle là, bien tapé, un vrai coup de soleil ; la croyant vertueuse, elle en avait le regard et le tablier, je ne tarde pas à lui faire des propositions honnêtes, hé, hé... ; comme qui dirait à lui donner le titre d'épouse ; ce qui parut la flatter infiniment.

Mlle Anaïs, contredisant, — Où !

Cyprien. — Comment, *oh !*... ce n'est pas vrai peut-être ? Oui, que vous avez été flattée de mes ouvertures quant au conjungo ! oui, que vous en avez été fière, car c'était l'amour, ça, de la belle et solide amour, et c'est assez rare, la solide amour en 1841, hé, hé ; c'est rare comme les melons au printemps, souvenez-vous-en.

Mlle Anaïs. — Ne parlez donc pas de melons.

Cyprien. — Pourquoi ?

Mlle Anaïs. — Parce que.

Cyprien. — Vous m'en direz tant. (On rit.)

Le juge. — Achevez donc.

Cyprien. — Mon mariage avec mademoiselle une fois décidé, naturellement je me mis en frais ; je la menais à la campagne, allée et retour en voiture...

Mlle Anaïs. — En omnibus.

Cyprien. — C'est toujours en voiture. Je lui faisais faire des parties à âne, même qu'elle en a tué un sous elle, un âne, ça m'a coûté 15 fr. ; enfin, je lui procurais une foule d'agrémens, sans compter les cadeaux ; parce qu'un futur, c'est forcé de faire des cadeaux, et qu'étant futur... (Soupirant.) Ah ! c'est ici que mon cœur saigne... Dieu ! comme il saigne... Croiriez-vous, M. le juge, que dans mon aveuglement j'ai été jusqu'à lui donner une bague.

Mlle Anaïs. — De 3 fr. 10 sous.

Cyprien. — Le prix n'y fait rien : à un cheval donné on ne lui regarde pas sous la queue.

Mlle Anaïs. — Tiens, si vous croyez que je ne l'ai pas bien gagnée, votre bague ; il me semble que vous avez assez joui de ma conversation.

Cyprien. — Votre conversation, je la prise. elle est variée, mais elle ne vaut pas 3 fr. 10 sous.

Le juge. — Vous réclamez aussi des jarretières ?

Cyprien. — Autre cadeau de noces,

Mlle Anaïs. — A la boutique à 25 sous, (Imitant la voix des marchandes ambulantes.) " 25 sous la paire, mesdames ! "

Cyprien. — Possible ; mais je les réclame non moins que la bague, attendu que vos procédés pour moi ont été indécents, et que devant être de toute manière votre dindon, je veux tâcher de l'être le moins possible.

Le juge. — Vos projets de mariage ont donc été rompus ?

Cyprien. — Tiens, je crois bien : mettez vous un peu à ma place. Un jour, je vais chez mademoiselle ; nous étions alors sur un pied de familiarité assez gentil, parce que la veille du *matrimonium*, vous comprenez, hé, hé ; j'avais faim, et je lui dis : " Naïs, je voudrais manger, quoi que t'a ? Quoi que j'ai ? qu'elle me répond ; dis-moi d'abord quoi que tu veux. — Oh ! mon Dieu, que j'y dis, ça m'est égal, pourvu que ça soit du veau. (Rires.) — J'en ai pas, qu'elle me dit. — T'a autre chose ? Non. — J'te dis que si. — J'te dis que non, " Et tout en bataillant, je me dirige vers l'armoire. Devinez ce que je trouve à manger dans l'armoire ?....

Le juge. — Abrégez donc.

Cyprien, avec éclat. — Un serrurier (on rit,) un vil serrurier qui s'était caché dans le buffet comme un simple fricandeau.

Mlle Anaïs. — Vous mentez,

Cyprien. — Comment, je mens.

Mlle Anaïs. — C'était un coiffeur.

Cyprien. — Ah ! c'est donc ça qu'il a voulu me prendre aux cheveux (grande hilarité ; ) mais je ne lui en ai pas laissé le temps, et, brûlant de punir son audace, je

me suis sauvé à toutes jambes chez le commissaire de police pour me faire rendre mes cadeaux ; le commissaire m'a renvoyé au juge de paix, et j'en voilà.

Le juge à Mlle Anaïs. — Voulez-vous rendre les objets à monsieur ?

Mlle Anaïs. — Au contraire, ce qui est donné est donné.

Cyprien. — Mais, petite malheureuse, si ce qui est donné est donné, pourquoi m'avoir repris votre cœur ?

Mlle Anaïs. — Mon cœur vous ne l'avez jamais ôté, vous ne m'avez jamais inspiré que de l'intérêt.

Cyprien. — Fallait donc me dire ça plutôt, vous m'auriez évité des dépenses.

Le juge. — De pareilles causes devraient toujours se terminer dans mon cabinet.

Cyprien. — Eh ! bon Dieu, si elle tient tant à cette bague, qu'elle la garde, et à ces jarrettières, qu'elle les porte ; car, au fond, ça me fait de la peine d'embêter ainsi une femme que j'ai tant aimée. Tenez, gardez tout, mais donnez-moi un peu de vos cheveux ; ça me consolera.

Mlle Anaïs. — Soit ; je vous en promets une mèche.

Cyprien. — Vrai ; eh bien ! je ne suis plus fâché, car, au fond, vois-tu, je suis bon diable, et si tu avais voulu....

Les deux adversaires sortent ensemble en causant comme de bons amis.

UN NOUVEL ART DE NE PAS PAYER SÈS DETTES. — Le tailleur ! Quel mot la plume vient de tracer ; c'est le cauchemar de tout jeune homme à la mode qui n'a pas de rentes ; c'est l'image du positif qui apparaît parfois dans la vie du poète, un mémoire à la main et l'injure à la bouche.

C'est un tailleur qui réclame aujourd'hui 120 francs à M. de Saint-Marianne, l'un des plus coquets flâneurs du café Torioni.

L'élégant. — Cet homme me fait assigner pour mon mémoire ; c'est une inconvenance ; que ne me l'apporte-t-il chez moi lui-même.

Le tailleur. — Le ciel m'en préserve, je ne pourrais pas tenir l'aiguille de six mois.

L'élégant. — Comment cela ?

Le tailleur. — M. le juge de paix, les moyens de se débarrasser d'un tailleur auquel on doit de l'argent sont diversifiés à l'infini. Les uns font dire qu'ils sont à la campagne....

L'élégant. — Ce sont des ânes, ceux-là : je ne me mets jamais au vert, même par fiction.

Le tailleur. — D'autres les jettent en bas des escaliers.

L'élégant. — Ce moyen est ingénieux, je l'avoue (rires), mais il a ses désagréments, on est exposé à salir le carré d'un voisin en jetant son pique prunes sur son paillasson. (Rire général.)

Le tailleur. — M. de Saint-Marianne, je dois l'avouer a recours à d'autres expédients.

L'élégant. — A la bonne heure ! il me rend justice.

Le tailleur. — C'est vrai, il ne dit jamais qu'il n'y est pas.

L'élégant. — Visible pour tout le monde et toujours.

Le tailleur. — Il ne vous fait pas descendre les escaliers quatre à quatre.

L'élégant. — Des voies de fait avec les petites gens, si donc ! ça n'entre pas dans mes habitudes.

Le tailleur. — Cependant je ne veux plus aller chez lui, car on s'y brûle d'une manière atroce.

Le juge. — Comment cela ?

Le tailleur. — Oh ! c'est une infamie ! Imaginez-vous que lorsqu'un créancier vient chez lui, comme sa maîtresse fait le guet à la fenêtre, il le sait d'avance. Alors savez-vous ce qu'il fait ? il fait rougir sa clef, et quand elle est brûlante, il la met en dehors de la porte... vous comprenez.... le créancier arrive, tourne la clef et y laisse la partie la plus essentielle de la peau de sa main. (Rire prolongé.) J'y ai été pris moi-même ; aussi, si jamais j'entre chez lui, ce ne sera pas par la porte. (Hilarité prolongée.)

Le chauffeur de clefs est condamné à payer le mémoire dans le délai de huitaine.  
L'élégant au tailleur. — Venez demain chez moi, je vous réglerai ça.  
Le tailleur, secouant la tête. — *Chat échaudé craint l'eau froide.*

## BOITE DE PANDORE.

(Pour le Fantasque)

UN JEUNE HOMME JANE FEMME NE PEUT ENVOYER DES VALENTINS.

Mr. l'Éditeur.

Vous connaissez grand amateur de toutes les curiosités *naturelles*. J'ai regardé comme un devoir pour moi de vous communiquer la scène suivante qui eut lieu ; il y a quelques jours, chez un respectable marchand de St. Roch. Nous étions assis tranquillement dans le magasin, parlant d'affaires et d'autre, quand tout-à-coup se présente un assez singulier personnage. A sa chevelure longue et ondoyante, à ses gestes étudiés à sa marche cadencée, on reconnaissait aisément le dandy de Londres, et le petit maître tout musqué de Paris ; et en effet le nouveau venu n'était rien moins qu'un jeune fat, que je nommerai pas, vu que tout (le monde le connaît) qui avait fait un voyage pour voir les opéras et apprendre à danser les beaux cotillons des comédiens étrangers. Aussi y excellait-il. Sans se donner la peine, à son entrée, de saluer les personnes, qu'il connaissait toutes, il s'avança aussitôt vers le commis et l'apostropha ainsi : " N'est-ce pas vous qui êtes le jeune homme, qui a envoyé des valentins à Mlle.... Pourquoi lui avez vous envoyé des pareilles lettres ? — Parceque je l'ai voulu — Insolent, si je ne savais me respecter, je vous ferais payer votre impertinence, vous aviez sans doute perdu la tête; quand vous élevez vos prétentions si haut. — Eh ! bon Dieu ! quelles prétentions ? — Lui envoyer de lettres d'amour, n'est-ce pas prétendre à sa main ? — Surtout une main si honorable, ... mais, mon cher monsieur, les lettres ne sont-elles pas un usage reçu ? — Un usage reçu chez des personnes de votre rang. Sans fortune, sortir pour ainsi dire du néant, oser en envoyer à une demoiselle comme Mlle.... c'est affreux ! abominable ! c'est un scandale pour le public ! — Pour un fat. Mais de quel droit, venez vous m'insulter ici, et me faire la leçon ? — De quel droit ? ne savez-vous pas que je suis son beau-frère, et que j'ai épousé la demoiselle de l'honble... ? — D'où l'honble... tire-t-il donc son titre d'honble, est-ce du fond ?... Oh ! l'impertinent ! vous mériteriez que je vous anéantirais, " et s'adressant au maître ; qui pendant ce temps, était resté tranquille spectateur ainsi que moi : " Il est étonnant, Mr., que vous gardiez un jeune homme aussi insolent et irréligieux ; pour moi, il y a longtemps que je l'aurais mis à la porte ; et vous, jeune insolent pour dernier moi, en se tournant vers lui d'un air vainqueur, n'avez plus la hardiesse d'écrire à Mlle.... Et notre nouveau Socrate, après avoir arrangé sa belle chevelure, mise en désordre dans l'action, se retira précipitamment, laissant notre pauvre commis tout humilié et confus. Revenu de son étonnement, je n'eus rien de plus pressé que de lui demander ce que cela voulait dire ? Il m'avoua qu'il avait eu le malheur d'envoyer un valentin à Mlle.... mais que cela ne lui arriverait plus. A mon retour je me promis bien de vous communiquer cette petite scène, tant pour l'amusement du public, que pour l'instruction des pauvres commis, qui croient s'aventurer d'envoyer à des demoiselles du rang de Mlle.... des "poissons d'avril" pour cette année et pour l'année prochaine des valentins d'amour. Pauvres commis renoncez aux valentins. Laissez à notre petit maître tout musqué, et à notre dandy, et à ceux de sa qualité, ces affaires de galanterie. Ils ont seuls ce droit, vu qu'autrefois eux seuls pouvaient charroyer la boue que causaient les chevaux et les carresses de nos ancêtres.

Eh ! bien ! pauvres commis renoncez à l'amour. Laissez ce grand projet aux grands hommes du jour.

UN TÉMOIN.

## LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 14 MARS, 1842.

## LE FANTASQUE.

A l'occasion de la terminaison du troisième volume de notre journal, événement solennel qui s'effectue par le présent numéro, nous prendrons la liberté d'avoir avec nos souscripteurs et surtout avec nos lecteurs une petite conversation amicale où nous exposerons l'état actuel de nos affaires, (indépendamment de celles du pays qui nous intéressent beaucoup plus mais qui nous touchent beaucoup moins,) où nous ferons franchement un examen de conscience, où nous discuterons sans aigreur nos torts respectifs, où nous exposerons ingénument le plan que nous nous proposons de suivre dans la campagne qui s'ouvre, où nous laverons enfin en famille tout le linge sale que nous pourrions trouver.

Venons d'abord aux faits matériels.

Durant l'année qui vient de s'écouler, nous avons remis à la porte de nos souscripteurs, quelqu'ait été l'état du ciel, chaud, froid, tempéré, sec, neigeux, poudreux, brumeux, pluvieux, nuageux, orageux, tempêteux, quatre-vingt seize numéros, formant un tout de six cent vingt-quatre pages imprimées.

Maintenant voyons de quelle utilité matérielle a pu être cette masse de papier selon les goûts de ceux qui l'ont reçue.

L'épicier en aura confectionné trois ou quatre cents sacs ou cornets dans lesquels il aura pu envelopper autant de livres sucre, de chandelle ou de savon; ce dont l'acheteur se sera d'autant mieux trouvé qu'après la consommation des effets achetés, leur enveloppe lui aura fourni, par dessus la marché, des lumières peut-être plus essentielles et plus pures que celle de sa bougie; un examen un peu prolongé lui aura sans doute fait découvrir aussi de nombreux grains de sel, mêlés de fortes pincées de poivre, dont il aura pu tirer parti si toutefois la moutarde ne lui en est point montée au nez.

Le jeune homme aura pu, par le moyen de notre journal, allumer, dans un an, au moins douze cents pipes ou cigarres et y puiser un utile enseignement; c'est que la gloire la plus chèrement achetée, la vanité la mieux entretenue, s'évanouissent le plus souvent en fumée.

La jeune fille en aura pu faire autant de papillotes en faisant une réflexion dont la vérité lui était en même temps clairement démontrée: c'est que ce qui frise les uns défriseront les autres.

Le bibliophile enfin aura pu recueillir soigneusement chacune des feuilles à leur sortie de la presse et, même sans les avoir lues, les livrer au relieur qui moyennant une faible rémunération en aura fait un bel et fort volume qui grossira d'abord sa bibliothèque, sans la déparer, puis sa réputation de savant, de bel esprit, et qui après tout dans quelques vingt ans nous donnera sur les hommes, sur les choses bien des petits détails précieux qui permettront à nos descendants de former une idée juste, quoique peu flattée, de ceux auxquels ils devront leur état politique bon ou mauvais.

Maintenant voyons ce que le souscripteur nous a donné en retour de cette quantité de papier sur lequel nos imprimeurs ont tant sué, sur lequel notre presse a tant gémi et nous aussi, sur lequel nous sommes tant sorti de notre caractère, nous avons déployé nos plus beaux caractères pour tâcher de corriger tant de vilains caractères, sur lequel enfin nous avons pâli si souvent pour trouver de quoi le noircir ? Savez-vous combien ?

Deux piastres ! que quelques uns donnent franchement et sur première demande. Deux pauvres piastres aussi qu'il a fallu quêter en quatre malheureux écus après lesquels a couru cent fois notre infortuné collecteur ! Pitié des pitiés. Misère des misère ! et cependant ceux qui donnent avec tant de regrets quelques grêles chelins sont quelquefois entrés au café où pour paraître grands aux yeux de quelques parasites qui se moquent d'eux ils ont, en dix minutes, dépensé plus que quelques années d'un journal ne leur aurait coûté et cela sans qu'il leur en reste aucun souvenir d'agrément ou d'utilité. Et cependant ceux qui renvoient durement un compte, on ne le paie que comme s'ils faisaient une charité, ou en disputent l'exactitude s'ils n'en renient point tout à fait le montant, ont souscrit à des bals où de leur propre aveu même ils allaient s'ennuyer, ont mis de grosses sommes à la suite de leur nom sur des listes de charité qu'on devrait plutôt nommer des échelles de vanité des balance d'ostentation. Voilà la piètre condition des malheureux propriétaires de journaux ; si nous étions les seuls encore à souffrir de cette manière nous ne nous plaindriens pas, car nous attriburions à notre infériorité industrielle l'infériorité de nos finances ; mais non, nous voyons les autres prêcher dans le même sens, pousser les mêmes plaintes ; il faut donc que le système tout entier soit vicieux. Nous avons jusqu'à présent travaillé à sa réforme et nous avons réussi depuis l'an dernier à l'améliorer un peu en élarguant de la liste de nos abonnés tout ce que nous comptons alors de souscripteur réfractaires ; à l'époque du renouvellement du volume nous cessons de le transmettre à ceux qui seront encore arriérés et nous leur en donnerons avis par la voie même du journal afin qu'ils ne puissent se plaindre.

Mais nous nous apercevons que nous nous sommes livré malgré nous à un accès de mauvaise humeur. Après tout, marchand qui perd ne peut chanter fortune et avec la meilleure volonté du monde lorsque nous voyons qu'après des années d'efforts pour être agréables, au public après des années de travaux souvent difficiles, désagréables, toujours fatiguants et coûteux nous n'avons réussi qu'à faire gagner quelque chose aux marchands de papier, aux propriétaires de maisons, au département de la poste, à nos employés, il faut un degré peu commun de persévérance, de bonhomie, de bonté (n'ose pas dire de bêtise,) pour avoir encore le cœur à tracer des drôleries qui font peut-être rire.... mais à nos dépens.

Ce tableau est exagéré dira-t-on, supposons-le par honneur pour nous et nos amis mais tâchons de faire ensorte qu'il ne soit point trop vrai. Nous l'avons dit déjà et nous le répétons : nous avons trop de lecteurs et pas assez d'abonnés c'est une vérité que l'on pourrait facilement vérifier en comparant le nombre de ceux qui savent par cœur notre journal avec notre liste de souscripteurs. A propos une petite anecdote ici ne nuirait pas. Lors de l'interruption récente à laquelle nous fûmes forcé, il y a quelque tems je rencontrai dans la rue un individu qui vint à moi et m'interpellant d'une manière un peu brusque et très peu polie : — Mais sacrédié, monsieur, vous moquez-vous de nous ? Allez-vous bientôt faire sortir votre Fantasque ? Il n'y a pas de plaisir à vous encourager, vous êtes si négligeant ! — Il me semble, répondis-je à ce brutal interlocuteur, que je n'ai ja-

mais vu votre nom sur la liste des abonnés. — Non, c'est vrai, mais je le lis chez un de mes voisins qui le prend; voilà quatre ou cinq fois que j'y vais sans le voir et c'est contrariant "

L'original se reconnaîtra.

Nous supplions donc pour la cinquième fois nos abonnés de ne plus prêter notre feuille s'ils tiennent à la recevoir eux-mêmes, car nous serons obligés ou d'augmenter le prix d'abonnement ou d'abandonner définitivement sa publication. Nous allons entreprendre un nouveau volume; mais si l'expérience des premiers six mois ne démontrait pas un mieux sensible alors nous laisserions mourir le pauvre Fantasque, et nous irions auprès des commissaires des chemins solliciter de l'emploi comme casseur de pierres, moins dures que le cœur de nos lecteurs gratuits.

Comme nous l'avons annoncé il y a quelque tems, le prochain volume sera publié en format *in quarto* sur une feuille plus grande que celle employée jusqu'à présent; nous y avons été engagés par quelques personnes qui ne trouvaient point le format actuel favorable à la publication d'annonces, pour lesquelles d'ailleurs nous n'aurions pu consacrer plus d'espace sans déplaire avec raison à nos lecteurs; et cependant il n'est pas besoin d'une longue expérience en fait de journalisme pour convenir que sans la compensation des avis publics, il est presque impossible de faire prospérer en ce pays, une publication dépendant seulement sur une circulation, toujours fort limitée par rapport à son prix; surtout si l'on calcule que la moitié au moins de ce prix est consacré à l'achat de matériaux primitifs; maintenant si l'on fait entrer en compte la difficulté et le coût des recouvrements, les pertes provenant de la négligence ou de l'infidélité de nombre d'abonnés éloignés, qui, dès qu'on leur transmet leur compte s'en offusquent et remettent leur souscription; si l'on réfléchit à tous les frais et à tous les soins qu'exige la publication d'un journal quelque minime qu'il soit, ceux de nos lecteurs qui veulent du bien à notre journal, qui aiment à voir sous son enveloppe rieuse un fond de raison, de critique, et de bon sens dont la cause du pays profite toujours quelque peu, sentiront que c'est en nous prêtant leur appui auprès de leurs amis et connaissances, auprès de ceux qui partagent leurs opinions libérales en tout et envers tous qu'ils peuvent assurer et perpétuer notre existence. Nous ne demandons aucun secours pécuniaires particuliers, car nous voulons et pouvons conserver intactes notre indépendance et la liberté de notre parole; nous ne demandons que leur recommandation s'il croient que nous la méritons, nous ne leur demandons que la part d'encouragement à laquelle a droit toute industrie entre les mains d'hommes qui ne demandent qu'à vivre d'un honnête travail; s'ils sont marchands, industriels, propriétaires, membres des hautes professions, nous ne leur demandons que le patronage de leurs annonces, en échange duquel nous leur permettons une publicité à nulle autre inférieure; s'ils ne sont et ne veulent être enfin que simples lecteurs nous ne leur demandons que de l'indulgence et de la ponctualité,

Le changement de format exige dans notre presse quelques augmentations qui nécessiteront peut-être un délai de quelques jours; après quoi le Fantasque paraîtra d'abord une fois pas semaine jusqu'à l'ouverture de la navigation, époque à laquelle nous attendons diverses additions à notre établissement et après cela il sortira semi-hebdomadairement ou même plus souvent si l'encouragement du public nous le permet.

Nous prions nos agents et les personnes qui nous obligeraient assez pour le devenir de faire quelques efforts afin d'accroître dans leurs localités la circula-



tion de notre journal ; toute personne qui nous enverra plusieurs noms d'abonnés sera de fait agent et aura droit comme tel à un numéro *gratis* ; il n'est pas besoin d'autre autorisation ni correspondance de notre part pour cet objet. Ceux de nos agents qui ont encore des comptes à régler nous rendraient un véritable service s'ils voulaient terminer au plus tôt ces minuties qui en s'accumulant remplissent nos livres et vident notre coffre-fort. Il en est parmi eux quelques uns dont la conduite plus qu'étrange pourra bien quelque jour régaler le public dès que les délais exigés par la politesse seront expirés. Pour ceux qui ont servi nos intérêts avec zèle (heureusement que ceux-là sont en grande majorité) nous les prions d'accepter nos remerciements sincères à défaut d'une reconnaissance plus substantielle.

➔ *Conditions et primes d'annonces.* Toute personne qui dans le cours du volume insérera dans le *Fantasque* des annonces au montant de £1, recevra le journal *gratis* jusqu'à la fin du même volume. Celles qui nous en fourniraient jusqu'au montant de £2, 10, outre un abonnement *gratis* auront droit à tirer de notre imprimerie de l'ouvrage jusqu'à la valeur de 15 chelins. Les annonces seront insérées aux mêmes taux que ceux des autres journaux. Il sera fait aux encanteurs une diminution de moitié à prendre en ouvrage d'impression.

Le prix du journal sera de 10 chelins par année payables d'avance par trimestres ou deux piastres et demie à la fin de l'année. Le port pour toute la province est de 5s.

Nous demandons pardon à nos lecteurs pour les avoir aussi long-tems entretenus de nous mêmes et de nos intérêts ; car cela les touche de fort près pour peu qu'ils tiennent à nous voir subsister long-tems. Nous nous sommes occupés aujourd'hui comme nous l'avons dit plus haut des faits matériels ; dans notre prochain nous nous occuperons des faits spirituels que nous tâcherons de rendre plus amusants.

Nous avons vu ces jours derniers un journal américain qui donne comme son opinion qu'à l'arrivée de lord Ashburton aux Etats Unis il faudrait s'emparer de lui, le mettre en prison l'accuser de haute trahison, le juger pour ce fait et le pendre s'il y a lieu. Voici les raisons que ce drôle d'yankee donne à l'appui d'un conseil aussi brutal. Il déclare que lord Ashburton, autrefois Alexandre Baring lors de son premier séjour en Amérique s'est fait naturaliser citoyen des Etats Unis, qu'en sa qualité d'américain il s'est rendu coupable de haute trahison en prêtant la défense d'une puissance étrangère. Le même journal voudrait de plus confisquer les biens qu'il possède aux Etats Unis pour liquider sa part de la dette de la banque de ce nom dont il fut un des actionnaires. Ces diables de Yankees quoi qu'on en dise sont capables de tout après avoir jugé McLeod, en dépit des rodomontades de John Bull.

---

**A** VENDRE A CE BUREAU. Les 2ème et 3ème volumes du FANTASQUE brochés ; prix pour le 2è volume 10s. ; pour le 3ème 15s. ou £1 pour les deux volumes.

**LE REBELLE**, Histoire Canadienne par Mr. Le Baron RÉGIS DE TROBRIAND, est maintenant en vente au bureau et chez les agents du *Fantasque* à Québec et à Montréal. Prix 1s. ou 10s. la douzaine. Transmis par la poste, franc de port 1s. 3d. Nos agents de la campagne qui croiraient pouvoir en placer dans leur voisinage et les autres personnes qui en désireraient feront bien de nous transmettre leurs demandes au plutôt, vu qu'il ne nous en reste qu'un nombre assez limité d'exemplaires.